Successivement se développèrent dans le commerce ces germes qui devaient en fructifiant, le préparer au grand changement qui allait survenir. L'activité et l'industrie des marchands en Italie et dans les villes anséatiques inventèrent des moyens, tels que : lettres de change, change de monnaie, tenue de livres, postes, etc., qui facilitèrent singulièrement les transactions du trafic et en assurèrent la sécurité. La fabrication du papier de chiffons, n'est pas sans quelque importance. Précédemment on écrivait sur des tablettes de bois, ou sur des peaux de bêtes ou parchemin, ou sur des bandes de papyrus : l'invention même de la cire à cacheter n'est pas tout à fait indifférente. Mais tout cela ne suffisait pas pour faire sortir le commerce de la sphère étroite où il se trouvait depuis tant de siècles : il fallait des événements d'un tout autre poids pour amener ce résultat. Avec quelque sûreté que le commerce pût se mouvoir dans ces routes frayées, il laissait l'esprit humain dans une espèce de malaise, il éveillait en lui une curiosité ardente dont nous verrons les suites se manifester dans notre résumé des découvertes géographiques. La science se sentit à l'étroit sur la petite portion connue du globe au milieu des ténèbres qui l'entourèrent jusqu'à la découverte de l'Amérique ; cette incertitude alimentait ses méditations sur la forme et la grandeur du globe ; on brûlait de s'élancer hardiment vers des plages inconnues que couvrait une nuit profonde, et d'acquérir des notions certaines sur des terres, des mers et des îles dont on entrevoyait l'existence.

Ces brûlantes aspirations entraînèrent à plusieurs reprises des hommes audacieux à travers l'immensité de l'océan. Ce fut à la fin du quinzième siècle, que, grâce à la réunion de circonstances et d'événements favorables, on découvrit les terres équinoxiales de l'Amérique. Quelques années auparavant, le Portugais Vasco de Gama avait trouvé, en doublant la pointe méridionale de l'Afrique, la route maritime des Indes.

De cette époque et de ces événements, date le commerce général des modernes, le commerce du monde. Chez tel ou

tel peuple, se présentent sans doute des moments critiques où son commerce prend un mouvement plus marqué soit d'ascension soit de décadence ; mais le commerce que fait un peuple quelconque ne se rattache que comme partie à l'ensemble, qui réunit les peuples de la terre et étend la civilisation sur le monde entier.

Nous avons tracé le cadre et les premier linéaments d'un immense tableau ; il fallait faire ressortir dans son ensemble le caractère du sujet qui nous occupe, comme nous venons de le faire, afin qu'on pût tout d'abord en comprendre la haute importance. Puisse une appréciation exacte du commerce se répandre de plus en plus ! Puisse-t-il trouver tous les encouragements qu'il mérite ! C'est de là que dépend le bonheur du monde. C'est sur lui que reposent les plus hauts intérêts de l'humanité. Assurément les monopoles, les droits d'entrée, les mille cupidités du fisc ou du privilége ne sont pour lui que des soutiens apparents ; sa prospérité même en fera justice, et il ne tardera pas à doubler ses forces sous l'égide de cette liberté bien entendue, qui donne l'essor aux forces et à l'intelligence de l'homme.

CHAPITRE II.

Géographie et statistique depuis les temps les plus reculés jusqu'à la découverte de l'Amérique.

Après avoir envisagé le commerce dans ses rapports avec l'histoire, rapports qui sont inhérents à sa nature, nous avons à nous occuper maintenant des sciences géographiques qui se lient étroitement à son développement et à son extension, puisque ce sont elles qui lui ouvrent la scène où son activité s'exerce. Le commerce étranger, général, resta de tout temps limité aux parties les plus connues du globe. Avec toute son audace, il veut pouvoir compter sur la réussite de ses entre-

prises, et des courses aventureuses à travers des contrées inconnues, seraient en opposition avec sa nature et son but en raison même des périls qui y sont attachés. Il suit le mouvement intellectuel de son époque : à mesure que celle-ci marche en avant et que la sphère de ses idées s'étend, il prend part à ses progrès ; aussi le domaine du commerce s'agrandit-il nécessairement avec celui de la géographie.

Les notions géographiques demeurèrent dans les premiers temps restreintes à une très petite partie du globe. Vouloir indiquer les commencements de la science serait tenter l'impossible ; de même que l'origine et la dispersion du genre humain, elle se perd dans les ténèbres impénétrables des premiers âges. Nous n'avons commencé à la connaître que dans un certain état de développement. Nos premiers renseignements géographiques, nous les devons aux Grecs, les pères de la civilisation qui, par leur intermédiaire, nous est arrivée de l'Orient. Toutefois nous avons des raisons de supposer que, ce n'est pas exclusivement à leur propres observations, mais, en grande partie, à leurs relations avec les peuples étrangers qu'ils devaient leurs connaissances. Dès les premiers temps, ces connaissances ont dépassé dans toutes les directions la péninsule qu'ils habitaient ; toutefois elles ne s'étendaient pas fort loin ; témoin la croyance populaire qui supposait que l'oracle de Delphes occupait le point central du globe. Nous ne savons à quelle époque l'oracle et la croyance qui s'y rattachait, prirent naissance : sans aucun doute, il faut en chercher l'origine dans cette haute antiquité dont la nuit n'est éclairée que par de faibles lueurs. En tout cas, si cette croyance est la marque d'une ignorance profonde, d'un état intellectuel peu avancé, elle suppose également un manque absolu de relations commerciales chez le peuple de qui elle provenait. Peu à peu elle dut perdre de son autorité primitive, lorsque des rapports s'établirent avec les différents peuples étrangers qui passèrent en Grèce. Les nautonniers les moins habiles pouvaient tenter ces migrations au

moyen des nombreuses îles disséminées dans l'Archipel. Par quelle voie et en quel temps, le commerce commença-t-il à s'établir entre la Grèce et les pays voisins, c'est là un mystère pour nous, comme bien d'autres faits de l'antiquité que la science ou la curiosité ont vainement pensé à sonder. On a contesté, faute de faits à l'appui, la véracité des traditions qui rapportent que des étrangers abordèrent sur différents points de la Grèce. Mais s'il n'est pas possible de fixer exactement l'époque de ces pérégrinations, elles s'accordent du moins très bien, avec les commencements du commerce maritime des Égyptiens et des Phéniciens. Ils y trouvaient beaucoup de choses dont leur négoce pouvait tirer parti. Suivant ces récits, Cécrops, natif de Saïs, dans la basse Égypte vint dans l'Attique où il fonda l'antique citadelle appelée Cécropia ; plus tard Danaüs, né à Chemmis, dans la haute Égypte, se rendit à Argos. Pélops, originaire de la Lydie, pays de l'Asie mineure s'établit à Pise sur les bords de l'Alphée dans la partie occidentale du Péloponèse ; enfin Cadmus, phénicien d'origine, vint à Thèbes en Béotie, et il y bâtit la citadelle Cadmeia.

Nous n'avons pas à rechercher ici, jusqu'à quel point, les événements d'une époque ensevelie dans la nuit du passé, peuvent être révoqués en doute; mais si nous examinons attentivement les traits les plus saillants du récit concernant Cadmus, par exemple, il devient, difficile de ne pas en admettre la vraisemblance et la possibilité. Cadmus s'enfuit d'Egypte, avec ses filles, sur une embarcation conduite par des Phéniciens. Assailli par la tempête durant la traversée, il fait vœu, dans sa détresse, d'élever un temple aux dieux, s'il échappait au naufrage. Le danger passé, Cadmus descend à l'île de Rhodes pour y accomplir son vœu : après y avoir séjourné quelque temps il fait voile avec ses compagnons, pour le golfe d'Argos où les Phéniciens d'ébarquaient habituellement. Hérodote dit au commencement de son histoire, d'après les renseignements des Perses les plus savants dans l'histoire de leur pays : « Les Phéniciens étaient venus des

bords de la mer Erythrée, sur les côtes de la nôtre, ils s'établirent dans le pays qu'ils habitent encore aujourd'hui, et entreprirent aussitôt de longs voyages sur mer. Ils transportèrent des marchandises provenant de l'Egypte et de l'Assyrie en diverses contrées, et vinrent entre autres à Argos. A cette époque Argos surpassait toutes les villes du pays qui s'appelle aujourd'hui Hellade. Les Phéniciens y ayant débarqué, se mirent à vendre leurs marchandises : le cinquième ou sixième jour, la vente tirant à sa fin, un grand nombre de femmes se rendit au rivage, et parmi elles, la fille du Roi Inachus laquelle s'appelait Io, nom que lui donnent aussi les Grecs. Elles s'arrêtèrent à la poupe et achetèrent ce qu'elles trouvèrent de leur goût. Les Phéniciens après s'être concertés entre eux se jetèrent sur ces femmes ; Io fut enlevée ainsi que la plupart des autres femmes, et emmenée en esclavage. Les Phéniciens les conduisirent à bord et ayant mis à la voile, firent route vers l'Égypte. » Sans doute cet événement remonte aux temps mythologiques, mais nous ne sommes nullement fondés à en douter. Il en est de la tradition de Cadmus et de l'enlèvement d'Io, comme de ces caractères runiques dont l'interprétation ne peut donner lieu au moindre doute, sans que nous puissions dire à quel siècle de l'antiquité ils remontent. Il est établi par divers documents que les Phéniciens importaient leurs marchandises dans la Grèce, habitée dans les temps primitifs, suivant des renseignements dignes de foi, par des nomades sans commerce de terre ni de mer. Cet état du pays se prolongea jusqu'à la guerre de Troie. Pendant le siége de cette ville, les Cariens, pirates audacieux, et les Phéniciens, dans le cours de leurs pérégrinations commerciales, s'étaient emparés de la plupart des îles situées entre le continent grec et les côtes de l'Asie mineure, et les avaient peuplées. Le trafic que les nomades indigènes faisaient avec les peuples navigateurs, éveilla chez les premiers, l'esprit de spéculation et améliora leur condition matérielle et morale, résultat nécessaire du commerce des nations civilisées avec

celles qui ne le sont pas. C'est à cette influence que se rattache la tradition des Grecs qui dit que c'est de Cadmus que leur vient l'alphabet phénicien, à l'aide duquel ils sortirent de leur ignorance et qu'ils complétèrent par la suite. L'historien grec Diodore rapporte que les caractères de cet alphabet, en raison de leur origine étaient généralement appelés Phœnikia ; on les nommait aussi Pélasgika, parce que les Pélasges sont les premiers qui firent usage des caractères phéniciens introduits dans la langue greque par le vieux poète Linus. De tout cela, il résulte que dès la plus haute antiquité, les Phéniciens entretenaient avec la Grèce un commerce actif dont nous exposerons plus tard les suites en détail. Pour le moment nous n'en parlerons que pour constater que c'est par de longs efforts, que les peuples de la Grèce, s'élevèrent de leur condition de nomades au plus haut degré de perfectionnement moral et intellectuel, et posèrent les bases de la civilisation. C'est un fait qui dans l'histoire des mœurs des nations est de la plus grande importance, surtout quand on le rapproche du point de départ des nations helléniques. Avec la civilisation, le commerce amena le bien être dans le pays ; antérieurement on se bornait à vivre des produits de la terre, dans la simplicité toute sauvage de l'état de nature ; on ignorait l'usage du métal monnayé ; on ne songeait point à augmenter ses revenus par le travail. Tant que les Grecs indigènes restèrent nomades, ne cherchant dans le cours de leurs pérégrinations que de quoi subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs troupeaux, il ne pouvait se former de rapports sociaux durables entre les diverses peuplades. Les contrées fertiles, offrant une nourriture plus abondante à ces hordes vagabondes, éprouvaient des changements continuels dans leur population, surtout la Thessalie, la Béotie, le Péloponèse, à l'exception des cantons rudes et montueux de l'Arcadie, habitée par des bergers qui en conservèrent la possession incontestée, jusqu'à l'époque la plus rapprochée de nous. Les populations originaires se maintenaient dans les

terres de peu de rapport, qui ne pouvaient exciter la convoitise des voisins. Aussi ce fut là que s'établirent les premières relations sociales de quelque fixité et avec elles la paix et un certain degré de bien être ; toutefois rien n'était solidement assis, et il en résultait pour le pays un malaise et une inquiétude dont il se ressentit longtemps. Sur tous les points, des peuplades étrangères avaient formé des établissements. Les îles mêmes étaient en leur pouvoir, comme nous l'avons dit plus haut. C'est ainsi que la Béotie s'appelait dans la plus haute antiquité la terre de Cadmus, nom qu'elle conserva jusqu'à l'époque où les Béotiens s'en emparèrent, 60 ans après la guerre de Troie, après avoir été expulsés d'Arnés par les Thessaliens. L'île de Cythère, aujourd'hui Cérigo, située en face de la pointe du Péloponèse la plus avancée vers le sud-est, était aussi une des principales échelles des Phéniciens ; ils y avaient érigé un temple en l'honneur de la déesse Astaroth qui était adorée chez les Assyriens. Parmi les noms que les Grecs portent dans Homère, on remarque celui de Danaens. Le trafic, la piraterie, le brigandage et surtout le commerce des esclaves, voilà de quoi s'occupaient les habitants des îles adjacentes. Pour les plus anciennes cités, on avait choisi l'emplacement dans l'intérieur des terres, par crainte des incursions des pirates ; ce ne fut que plus tard quand les Grecs, familiarisés avec la mer, se furent adonnés à la navigation, que sur les côtes et les isthmes, ils contruisirent pour la commodité du commerce, des villes qu'ils entourèrent de murailles.

Voici comment Thucydide décrit ces grossiers commencements des peuplades helléniques : « Anciennement les Grecs et parmi les barbares ceux qui habitaient les côtes ou les îles, depuis qu'ils eurent commencé à se fréquenter plus souvent par mer, se livraient à la piraterie. Les plus puissants d'entre eux les conduisaient tant pour leur profit personnel qu'afin de pourvoir à la subsistance des autres. Ils attaquaient les villes non fortifiées et habitées par des bourgades qu'ils pillaient, et de

cette façon, ils se procuraient la plus grande partie de leur subsistance. »

A ce métier aucune idée de déshonneur ne s'attachait ; bien plus, il était regardé comme rapportant quelque gloire. Cette assertion est prouvée encore de nos jours par quelques habitants du continent, pour qui c'est chose honorable que d'exercer la piraterie avec succès; et par les anciens poètes qui dans tous les passages où ils questionnent les nouveaux débarqués, s'informent s'ils sont pirates. Il faut en conclure que ceux qui étaient interrogés ne tenaient pas ce métier pour désavouable et que ceux qui les questionnaient n'entendaient point leur en faire un reproche. Même sur terre, on se pillait réciproquement, et dans quelques contrées de la Grèce, on vit encore aujourd'hui sur cette ancienne manière.

Les peuples de la Grèce eurent longtemps à lutter contre les entraves de cette existence rude et barbare. Grace aux calculs d'une politique artificieuse, les Phéniciens les tenaient dans leur dépendance. Ils étaient en butte aux invasions incessantes des Cariens, ces terribles pirates qui, par leur bravoure et la témérité de leurs entreprises, rappellent les Normands du moyen âge. Ces hordes de brigands ravageaient l'Attique, la Béotie, et occupaient des positions fortifiées à Mégare et dans l'Argolide. Dans ces conjonctures désastreuses le seul avantage que les Grecs retirèrent de leur contact avec des peuples plus avancés et plus puissants, c'est que le cercle de leurs besoins s'élargit, et qu'ayant compris l'importance des relations commerciales, ils prirent goût aux entreprises maritimes. Toutefois au commencement, ce commerce ne leur procurait pas d'argent, car s'il faut en croire des historiens qui jugent en connaissance de cause, ce fut par suite du manque de ressources pécuniaires que le siége de Troie traîna en longueur. Il leur était impossible d'équiper une armée de quelque importance; car on n'avait pas les moyens de la faire vivre en pays ennemi, sans recourir au labour ou au pillage. Le commerce se bornait à un simple échange. Les Phéniciens troquaient des colifichets,

des objets de toilette contre des esclaves, du bétail, des peaux, du cuivre et du fer, preuve incontestable de l'état peu avancé de l'industrie chez les anciens peuples de la Grèce.

Si le commerce fit connaître aux étrangers la Grèce et ses diverses peuplades, celles-ci de leur côté acquirent des notions plus complètes par les nations étrangères; ces connaissances réveillaient l'activité de leur intelligence et leur donnaient matière à réflexion. Nous ne connaissons pas, il est vrai, d'une manière exacte le cours qu'a suivi l'extension des notions géographiques chez les Grecs; toutefois l'ancienne locution proverbiale : *Ce sont mensonges phéniciens,* dont ils se servaient pour désigner tout ce qui leur semblait incroyable et fabuleux nous autorise à penser, que les Phéniciens les abusèrent longtemps par des renseignements dont ils apprirent à connaître plus tard la fausseté par leur propre expérience. D'ailleurs la géographie des Grecs présente plusieurs faits parmi lesquels nous en signalerons deux qui ne peuvent s'expliquer raisonnablement qu'en leur assignant une source phénicienne. Bien avant d'avoir entrepris de longues excursions sur mer, les Grecs avaient un commencement de système géographique; ils se figuraient que la terre était entourée par un fleuve large et rapide qu'il nommaient océan ; or le mot n'est pas d'origine grecque, il vient du Phénicien ; les Grecs l'adoptèrent avec la croyance à ce fait géographique. Les recherches de l'érudition font également remonter à l'idiôme phénicien le mot Erèbe, ténèbres, par lequel on désignait l'ouest, de même que le nom des Cimmériens, peuple fabuleux qui aurait habité vers l'ouest ou vers le nord. Il y avait longtemps que les Phéniciens, dans leur courses hardies, sillonnaient la Méditerranée en tous sens, lorsqu'ils entrèrent en relations d'échange avec la Grèce. Pour comprimer l'énergie naissante de ces jeunes peuplades, chez lesquelles l'esprit commercial commençait à se remuer, ils frappaient leur imagination par des récits effrayants. C'est, sans aucun doute, des marchands phéniciens que les Grecs tenaient les traditions miraculeuses au

sujet des géans, des cyclopes, des Lestrygons, des Phéaciens, etc. Quant à des renseignements positifs, les Phéniciens qui craignaient de leur part une concurrence dangereuse pour leurs intérêts commerciaux, se gardaient bien de leur en donner. Si rapprochée que fût la Sicile des côtes de la Grèce, Homère connaissait à peine cette île qui depuis longtemps était fréquentée par les Phéniciens. L'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou était désignée dans l'antiquité comme la terre des Phéniciens, et les anciens Corcyriens se vantaient d'être les descendants de ce peuple si habile dans la navigation. Mais la tradition ne nous la fait apercevoir qu'à travers d'épais nuages. Ce fantôme trompeur de l'océan, évoqué par les Phéniciens planait toujours aux limites du monde : Homère lui-même n'eut qu'une connaissance très bornée de la surface de la terre. D'après cela, l'on conçoit que l'ouest et le nord durent être connus des Grecs beaucoup plus tard que les contrées de l'est et du sud, d'où étaient venus les étrangers dont nous avons parlé plus haut. Du reste, il est possible que sous l'impulsion du négoce avec les Phéniciens, les habitants de l'île de Taphos, aujourd'hui Méganisi, à l'ouest du Péloponèse se soient décidés à entreprendre des expéditions mercantiles en Phénicie et, dans une direction opposée, vers les côtes de l'Italie. En effet, Homère parle des pirates qui l'habitaient, *rameurs exercés,* comme il les appelle, qui croisaient devant la ville de Sidon, sur les côtes de la Phénicie, pour y enlever des hommes qu'ils allaient vendre ailleurs comme esclaves ; ils échangeaient aussi du cuivre contre du fer à Témésa, ville de l'Italie inférieure.

Cet état des choses désastreux pour les Grecs, sous plus d'un rapport, subsista selon toute apparence jusqu'au temps où Minos un des plus anciens rois de Crète, s'empara de la plupart des îles groupées autour du continent de la Grèce. Il en expulsa les Cariens et fit une guerre de destruction à la piraterie, afin de s'assurer du revenu de ces îles. A partir de cette époque, la marine grecque, protégée par la puissance

redoutable du roi de Crète, prit un accroissement rapide. Le commerce avec les Phéniciens profita davantage aux Grecs, dont l'industrie s'était perfectionnée. Les habitants des côtes surtout avaient si bien épié les ruses et les ressources commerciales des étrangers, que leur bien être s'accrut sensiblement, et qu'ils eurent bientôt des établissements plus solides et plus considérables. Corinthe une des plus anciennes places de commerce, s'éleva à un haut degré de prospérité grâce à son heureuse position. C'est ainsi que les Grecs, portés par le mouvement ascendant de leur civilisation, brisèrent peu à peu les entraves que leur avait imposées l'égoïsme des Phéniciens, qui selon toute apparence s'étaient avancés jusqu'au nord de l'archipel grec. Ce qui est positif, c'est que dès les premiers temps ils s'emparèrent de Thasos, aujourd'hui Thaso, île riche en mines d'or. Ils y avaient fouillé, à ce qu'on raconte, une montagne tout entière de fond en comble. Il est assez vraisemblable que de là, ils poussèrent plus avant, vers les bords du Pont-Euxin.

Avant que les Grecs se fussent aventurés sur la mer, leurs connaissances géographiques ne purent s'étendre que très lentement; dans tous les cas, ils ne pouvaient les obtenir par leur propre expérience. Les marchands phéniciens qui, dès les temps les plus reculés, côtoyaient les îles et les pays baignés par la Méditerranée; qui avaient franchi les colonnes d'Hercule (aujourd'hui le détroit de Gibraltar), et avaient exploré l'océan Atlantique, cachaient les notions qu'ils avaient acquises sur ces plages lointaines sous l'enveloppe mensongère de contes et de récits formidables, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut. Selon toute apparence, c'est d'après ces renseignements erronés que se formèrent ces traditions fabuleuses qui circulaient parmi les peuples, et qui restèrent attachées pendant des siècles aux découvertes des Phéniciens, comme le fil merveilleux d'Ariane au seuil du labyrinthe.

De cette façon, la pensée humaine était constamment tenue en éveil et sa sollicitude se reportait sans cesse vers un monde

inconnu. Il était réservé à Vasco de Gama, à Colomb et à Magellan de résoudre la question. Ainsi que l'a très bien dit l'un des célèbres naturalistes de nos jours : « Les problèmes de la géographie mythique des Hellènes offrent comme des images voilées à contours indéterminés. » Le vaste continent dont les Grecs supposaient l'existence au nord-ouest de la mer Ionienne et que l'on appelait Méropis ou terre Saturnienne; l'île enchantée, où Briarée veille auprès de Saturne endormi, sont regardés comme de pures inventions de l'imagination poétique : on leur refuse toute apparence de réalité : mais c'est à tort, et de pareilles assertions sont en désaccord avec l'origine des notions primitives sur ces terres mystérieuses. On n'a pas voulu croire à l'île Atlantide que la tradition plaçait par de là le détroit des colonnes, ni à la terre Lyctonienne située dans le bassin de la Méditerranée : on n'a pas admis l'existence de ces contrées par l'unique raison qu'il a été impossible d'en fixer plus tard la position géographique. Ces deux dernières traditions d'une haute antiquité auront sans doute été transmises aux Hellènes par les Égyptiens. Ce qui les distingue essentiellement des précédentes, c'est que les pays auxquels elles se rattachent périrent au milieu d'effroyables catastrophes, à l'époque où Neptune ébranla le monde des coups de son trident.

Quant aux guerres des Hellènes avec les Atlantes[1] nous nous bornerons à en faire mention en passant : nous entrons ici dans le domaine des idées religieuses. C'est encore à l'Atlantide que se rapporte le passage suivant d'un auteur ancien, nommé Marcellus, qui a écrit un ouvrage sur les Éthiopiens. Voici ce qu'il dit : « Les historiens qui parlent des îles situées dans la mer extérieure, rapportent que de leur temps il y en avait sept consacrées à Proserpine : que de plus, il en existait trois autres d'une vaste étendue : la pre-

[1] Heeren croit d'après la route des caravanes, indiquée par Hérodote au delà des Garamantes, devoir placer les Atlantes entre le Fezzan et le Bornou. (*Note du Traducteur.*)